



Daniel Biga est né à Nice le 23 mars 1940 (bélier ascendant scorpion). Peintre, poète, écrivain. Nombreux métiers alimentaires, d'occasions, d'aventures et voyages en sa jeunesse, puis enseignant dans les Ecoles d'Art de Nice, Nîmes, enfin durant vingt ans professeur à l'École des Beaux-Arts de Nantes où il présidait la Maison de la Poésie.

A publié une quarantaine de titres. Ses quatre premiers livres - *Oiseaux Mohicans*, *Kilroy was here*, *Né nu*, *l'Amour d'Amirat*- regroupés en un seul volume, viennent d'être réédités par le Cherche Midi (2013). Ses derniers ouvrages sont parus aux éditions Gros Textes : *La Séparation* (2013), *Méli Mémo* (2012), aux éditions de l'Amourier : *Bienvenue à l'Athanée* (2012), aux éditions Unes, *Alimentation générale* (2015) et aux éditions Tarabuste, *Le sentier qui serpente* (2015)

Longtemps marginal par vocation, à jamais rebelle par nécessité, demeuré humaniste - malgré tout et sans aucune illusion sur l'homme !-, éco-anar tendance libertaire, il souscrit toujours pleinement à la non-définition de son ami Robert Filliou : « *l'art c'est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art* » comme à l'affirmation de William Carlos Williams : « *le lieu du poème c'est le monde !* »

Et sa *Poévie* (éd. Gros Textes) c'est le Conte (ou le compte) des jours ordinaires.

dans le silence
un souffle de lézard
sur l'ardoise tiède

allongé
au soleil sur un carré
de terre sèche

sur le chemin
failli tomber pour éviter
une fourmi

sur le chemin
duvet blanc
qui t'a perdu ?

neige de pétales
piqués de moustiques
bombardements d'abeilles

objectif
de la contemplation voir voler
pétales du cerisier

nuage de neige
sur champ ensoleillé?
non! tempête de pollen

la végétation pousse
ma convalescence avance
en mai ce qu'il te plait ...

pavés chauds aux pieds
parfum de mai
l'eau tremble

sur le pré de mai
la voie lactée
de pâquerettes

les fleurs du fleuve
cueillies
à marée basse

dans la marche
ce que je préfère
c'est la flâne

sol soleil

chaleur lumière
présent retrouvé

Extraits de *Le Sentier qui serpente*, édition Tarabuste

OUI

d'après l'immense poète portugais Antonio Osorio
(traducteur Patrick Quillier)
oui ce jour bon jour vu avec les yeux d'Ulysse
ce qu'ils ont vu les yeux du navigagateur errant :

« *Terre ! Terre !* »
qu'elle braille la vigie en sa langue

oui après tant d'autres rivages oui m'enfin c'est Ithaque !

la mer placenta immémorial
relie Argos le vieux chien psychopompe
à Ulysse son maître- roi son amiami

*

hommage aux femmes **de l'ombre...**

retourne dans l'invisible qui provint de l'invisible
l'au-delà nos veines nos peines nos seins nulle image
le corps métaphysique

la sœur de Mendelssohn si bien jouait
(si bien si non mieux que son frère)
cependant on ne demande pas à une femme
de toucher du piano
mais plutôt de torcher son tricot
surtout pas de composer ni comploter mais de compoter !

a-t-elle fréquenté l'aimée des lucioles ? chantait-elle la feria des étoiles ?

la noria d'Orion fleur de carotte ? à Cassiopée de Véga à la Polaire
(goutte de lumière fixe ne perdant pas le nord)

beluga étincelle luerna stella matutina
sœur de Mendelssohn sorella de Claudel mètresse étalon de Rodin
épouse de Mahler aman(d)tes de Pablo

douze douzaines d'appelées milliards d'empêchées
hommage aux fuyantes comètes tremblées chevelures filantes
intermittentes du spectacle...

hommage aux femmes de l'ombre ô mages ô tremblements
hommage aux eaux au bestiaire à Lucy luce dans la nuit...

*

cher Guy

je nous revois tous deux
sur le chemin de l'école
enfants
- et pour toi l'INSTIT.
durant ta longue vie d'adulte
sur le chemin de ton travail : l'école

si la vie sépare ceux qui s'aiment...
peut-on dire que la mort les réunit ?
aujourd'hui on se retrouve
(ce qui n'est qu'une façon de dire !)
sur le chemin du cimetière

traînant au derrière de nos ombres niçoises et nantaises sur la grand route du Néant

*

l'invisible joue dans les feuilles brindilles herbes folles avoines
roseraie du monastère franciscain à Cimiez
comme au ma(r)quis sauvage du Vinaigrier

Père Anonymus pas rangé dans un tiroir
pas écrasé six pieds sous terre ou trois tonnes de gadins
libres avec l'air ses cendres
proche jardin des Oliviers
à quelques mètres au cimetière se prélassent
les esquelettes de Matisse Dufy Martin du Gard
couchés sous les belles dalles avec leur beau nom gravé dessus
(hors de propos ? vrai ? ment ? - je repense à Eugène Fromentin
visité une fois au cimetière Saint Maurice à La Rochelle)

sursum corda

car les choses de l'esprit dans leur principe légères
aux vents légers mais les tombes Ô tant sont temps pesantes

*

oreilles sans paupières refusent le teinte- y -'a-marre le brou-ha ! ha !-
des villes ogresses aux quatre ou six points cardinaux

« où sont mes chaussettes ?
- je n'ai pas pris tes chaussettes :
elles sont dans tes chaussettes sûres ! logiquement !
- mais logique ment : tu le sais bien...
et où sont mes lunettes ?...
- sur tes yeux ! pourquoi tu ne les vois pas ?... »

sur ce elle reprend elle :

« un petit tour à la montagne ça désintoxique
Amirat c'est comme un jeûne (même sans jeûner)
ou une purge (je m'entends : sans purgatoire surtout...) »

*

la beauté

en dépit des hommes

la bonté

parfois grâce à quelqu'un

ceux-là prétendu ment de vrais puits
insondables les savants
les ignorants !

la laisse des mers nourrit la vie (pas les macros déchets des hommes)
un sombre pélican bat des ailes joue d'son instrument à vent
le maestro - queue de pipie- sa baguette vibre dirige
la symphonie frigide agite les triple croches agiles battues par la houle
vague aujourd'hui (mais demain faudra-t-il déjà dire hier ?
les jours s'évadent)

quatre gros sangliers gagalopent par le travers
fuient la battue on entend quelques échos
peu après dans la forêt saltimbanque si preste à peine visible
un chevreuil (ici on dit une biche)
bondit rebondit tribondit à corps à cris éperdus
bombe de peur grenade d'adrénaline
échappe à des chiens des chasseurs
fantassins lourds pressés stressés

dans la soirée calmée
sur la terrasse de mesure en montagne
on surprend dans le panier tressé d'osier un grignoteur de pomme
« ... *il ne connaît pas encore les hommes : n'en a pas peur...* »
 observons ce bébé rongeur aux quenottes de lait
laisse faire sans crainte aucune il croque
croque un moment puis nous accordant son dernier regard
son dernier repas bestiole s'tire trottinette sur le muret
grimpette à la verticale derrière la cheminée de la maison disparaît

tu remarques : « *c'est un bien jeune loir !* » à loisir observé

*

(Inédits)

Présentation de l'auteur, février 2016